DEUXIEME ANNÉE. — N° 45 — 20 CENTIMES. — DIMANCHE 6 DÉCEMBRE 1857.

ADMINISTRATION
ET REDACTION,
MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :
Toute la Belgique . . . fr. 12
France 16

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction à M. Ernest Parent.

UYLENSPIEGEL
PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Les auteurs sont personnellement responsables de leurs articles.

Affranchir.

ADMINISTRATION
ET RÉDACTION,
MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :
Allemagne, Russie . . . fr. 15
Hollande 14

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction à M. Ernest Parent.

S'adresser pour la France
A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE
DE LOUIS NICOUD-BELLINGER,
Rue de Rivoli, 212, à Paris.

ANNONCES — TRAITÉ A FORFAIT.

UYLENSPIEGEL

JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Toute leur vie estoit employée, non par loix, statutz, mais selon leur vouloir et franc arbitre... En leur reigle n'estoit que cette clause:
FAY CE QUE VOULDRAS
parce que gens libères, bien nayz, bien instruitz, conversant en compaignies honnestes, ont par nature ung instinct et aguillon qui tousiours les pousse à faicts vertueux et éloigne de vice, lequel ilz nommoyent honneur.
Rabelais, *Gargantua*, livre I, chap. LVII.

Sire, répondit Uylenspiegel au roi de Bohème, flamand je suis, du beau pays de Flandre, gai compaguon, bon coureur d'aventures, rimeur, peintre, sculpteur, manaot et noble homme, le tout ensemble. Et par le monde ainsi je me promène, louant choses belles et bounes, et me gaussant de sottise à pleine gueule.
Légende d'Uylenspiegel.

AVIS.

Les personnes qui prendront un abonnement d'une année à dater du 1er janvier prochain, recevront le journal gratis jusqu'à cette époque.

SOMMAIRE. — Revue littéraire : M. Charles Hugo, M. Champfleury. — Bric-à-brac. — Chronique musicale. — Zigzags.

REVUE LITTÉRAIRE.

M. Charles Hugo, M. Champfleury.

C'est un métier désagréable que celui de critique; il vous fatigue et vous fait des ennemis, quelque consciencieux, — quelque débonnaire que vous soyez. Si vous dites à un auteur : — Vous travaillez froidement, sans enthousiasme; vous ne faites qu'effleurer vos sujets, — il vous trouve acerbe, acrimonieux, peut-être envieux. Si par hasard, vous trouvez un bon livre dont vous dites du bien, il y en a qui assurent que vous avez été payé pour cela; — une petite infamie *gratis*, un coup de poignard dans le dos, un soufflet donné par une main qui ne s'attache nulle part et qui se trouve partout.

Ne vous attaquez pas aux réputations reconnues, acceptées, me crie-t-on. Pourquoi cela? Est-ce que l'œuvre de l'artiste et de l'écrivain n'est pas du domaine public, et par cela même discutable? La réputation n'est pas une égide, et si la critique émousse son arme sur un homme invulnérable, tant pis pour la critique; — mais aussi si le bouclier ne défend point l'homme de façon à ce qu'il reste invulnérable, tant pis pour l'homme. C'est une lutte permise, — non pas permise, mais nécessaire, indispensable. Tant que la critique n'est ni hargneuse ni vénale, il me semble qu'on la doit respecter. L'encens est une mauvaise nourriture pour les artistes et les poëtes; il les engourdit; il faut le distribuer par petites doses et à propos. Ah! qu'il paraisse une grande œuvre, un livre qui soit une création, qui mette enfin un homme littéraire à la tête du mouvement qui se fait en Belgique, et je serai le premier à crier bravo! et à battre des mains. Mais tant qu'on ne fera que des essais, tant que l'on hésitera entre le romantisme, le classique, la vérité, le style prétentieux et le style simple, naturel, je chercherai le défaut de la cuirasse, je tâcherai de mettre le doigt sur la plaie. J'irai sans doute tâtonnant aussi; — quel est le médecin qui voit dès le premier regard la cause et les effets d'une maladie? — Cependant, de ce qu'il ne trouve point instantanément le siége du mal, et de ce que le patient continue à souffrir, faut-il conclure que le médecin soit un bourreau?

* * *

J'ai là sur ma table deux livres de genres bien différents, faits par deux hommes qui voyagent dos à dos dans le domaine de la littérature. Ces hommes sont MM. Champfleury et Charles Hugo, fils du célèbre proscrit; ces œuvres sont *Monsieur de Boisdhyver* et *le Cochon de saint Antoine*. Je veux essayer de mettre en lumière les qualités et les défauts de ces livres; j'élargirai à dessein le cercle de mes critiques, afin de pouvoir faire les rapprochements entre ce que l'on produit en Belgique et ce qui se publie en France.

Le Cochon de saint Antoine, de M. Ch. Hugo, et c'est l'auteur qui le déclare lui-même dans sa dédicace à Voltaire, est une œuvre philosophique, humaine, sous sa forme légère et toute de fantaisie. En voici le sujet *réel* : Dans une des mers de l'Océan, un groupe d'îles habitées par le seul règne minéral et végétal. L'auteur les fait parler, penser, vivre, aimer, agir. C'étaient des génies et des fées. Ils aimaient surtout la solitude de leurs îles et brisaient en morceaux les malheureux navires qui venaient y aborder. Ils haïssaient l'homme; c'était, dit l'auteur : « la rancune de la matière libre contre son conquérant. » Cette solitude des îles est menacée par l'entente de deux étoiles, l'étoile du matin et l'étoile du Berger, qui trouvent singulier qu'un espace terrestre n'ait ni coq, ni troupeau. Elles font un quatrain d'aérolithes et le laissent tomber sur le crâne de granit d'un vieux génie, qui, le matin, en donne la lecture à ses compagnons. Voici le quatrain :

O rocs! un moine pauvre et saint, cherchant asile,
Doit venir dans ces lieux que nul pied n'effleura.
Le *pauvre bâtira*, malgré vous, *une ville*
Que le *saint peuplera*.

Colère des génies. — Nous verrons bien! disent-ils. Laissez venir le saint! — Puis le vieux génie envoie aux étoiles cette réponse comme une condition *sine qua non* :

Ciel, nous nous soumettons sans honte et sans colère,
Si le moine annoncé *découvre* au bout d'un an
La coquille *introuvable* au centre de la terre,
Et l'*introuvable* fleur au fond de l'Océan.

Vous voyez que les antithèses sont leur train : M. Ch. Hugo n'est-il pas fils de M. V. Hugo. Mais passons. Tel est le prologue du conte. Le drame commence bientôt. Et d'abord, c'est un cochon qui fait naufrage sur l'île inhospitalière, et ce cochon est celui qui tenait compagnie à saint Antoine dans son désert. Ce cochon-

là est très-savant : il a beaucoup voyagé. Il fait la connaissance de la fée Goutte d'eau, Perline, fille de l'Écueil et de la Vague. Plus tard arrive Hélarius, le saint attendu. Il manque une coquille à son habit de pèlerin; sans cette coquille il ne viendra à bout d'aucune entreprise : il veut bâtir une maison, elle s'écroule. Il faut absolument la coquille qui manque. Ils vont, le cochon et le saint, chercher sur la plage. La Vague, mère de Perline, leur ennemie, enlève tous les coquillages. Mais le cochon, qui se nomme Bête-à-bon-saint, voit une coquille dans les profondeurs de la terre :

— Voilà notre affaire, dit-il.

Enfin, Perline explique au saint et au cochon quelle est l'œuvre qu'ils doivent accomplir avant de pouvoir prendre possession des îles :

— Il faut qu'à eux deux ils s'emparent, non-seulement du coquillage qui se trouve au centre de la terre, mais de la fleur d'argent qui est au fond de l'Océan.

Ils se mettent à l'œuvre, munis d'une bêche, d'une lanterne de fée et d'un talisman que leur procure Perline.

Le livre de M. Ch. Hugo est le récit des travaux du moine Hélarius et du cochon de saint Antoine. Ils entrent dans l'intérieur de la terre, où les végétaux, les minéraux, etc., leur font une guerre acharnée, tendant sans cesse des embûches sous leurs pas. Ils traversent l'empire de Satan, bâti avec les os des animaux; des squelettes d'hommes l'habitent. Ils entrent dans la forêt Bramine. Ils revoient plus loin les temples écroulés des religions éteintes, tout pleins encore des débris de statues. L'auteur voit là les cendres de toutes les religions qui se sont succédé. C'est dans ce domaine qu'Hélarius s'empare enfin de la coquille d'or. Il sort des entrailles de la terre; le cochon de saint Antoine meurt; puis, à travers diverses aventures fantastiques, le saint arrive au pôle Nord, où se trouve la fleur d'argent. Possesseur de ces deux trésors, Hélarius épouse Perline, qui a pris la forme de la Vénus de Milo, à qui les bras ont repoussé. Ils ont des enfants et ils sont heureux. L'île se peuple. Tout va bien jusqu'au jour où les génies écueils, sous la figure de brigands saxons, viennent mettre le désordre dans la colonie en enlevant Hélarius et son plus jeune enfant. Perline, de désespoir, se précipite d'un rocher : une goutte de sang s'échappe de son corps déchiré, et *une vague* l'emporte dans ses ondes en disant :

— Ma fille !

∴

Tel est le canevas du livre de M. Ch. Hugo. J'ai cherché l'idée philosophique et humaine. Est-ce celle-ci : — Les moines, ou les prêtres, doivent se marier, être hommes comme nous? — Est-ce cette autre : — C'est à force de labeurs que l'on arrive à une félicité que le moindre accident peut détruire? Je ne sais. Dans ce chaos de choses, dans ces événements impossibles qui se succèdent, on a peine à suivre le fil de l'idée; dans le labyrinthe construit très-ingénieusement par M. Ch. Hugo, les détails emportent le fond. Il me semble, à moi, qu'une idée philosophique ou humaine n'a pas besoin de tout ce luxe de phrases pour s'énoncer claire, et même d'une manière intéressante. L'auteur s'appuie sur Voltaire. Il dit : « Le merveilleux est une » des formes les plus ordinaires de la pensée de tous » les temps..... Le conte est un masque que les philo» sophes se sont passé de main en main. » Mais de ce que Voltaire a voulu *voiler* son idée philosophique sous une forme pleine de fantaisie, pétrie de merveilleux, est-ce une raison pour que, à notre époque de liberté illimitée, on doive faire comme lui et remettre un masque usé, qui n'est plus guère porté que par les créateurs du conte enfantin? D'ailleurs, le résultat prouve que M. Ch. Hugo a eu tort de ne pas donner son idée telle qu'elle doit avoir germé dans son cerveau, aussi simple, aussi nue que possible. Il est vrai qu'en faisant ainsi, il aurait écrit, sans doute, un tout petit volume; mais est-il indispensable de faire une œuvre de longue haleine pour développer une ou plusieurs idées philosophiques? Je dois avouer, pour ma part, que je me suis empêtré l'esprit, que mon bon sens a chancelé au milieu de ces racines qui crient et se tordent, de ces granits qui se développent ou se resserrent, de ces statues qui parlent, de ces vagues qui aiment et qui haïssent. Le bon sens qui se trouve dans le livre de M. Ch. Hugo me paraît être dans la position essentiellement désagréable d'une mouche dans une toile d'araignée.

La raison, c'est la clarté; pourquoi l'emprisonner dans un labyrinthe obscur, profond, tortueux, où l'œil de l'homme a peine à la découvrir?

Quant à la forme de l'œuvre, elle s'est épanouie sous l'œil du père et du maître. M. Victor Hugo a déteint sur son fils. Ce sont quelques-uns des vers qui se trouvent dans les *Contemplations*, et entre autres ceux-ci, qui ont donné à M. Ch. Hugo l'idée de son *Cochon de saint Antoine* :

La ruine, la mort, l'ossement, le décombre,
Sont vivants.....

Xercès est excrément, Charles IX est cadavre...

L'arbre est un exilé, la roche est un proscrit...

MM. Hugo père et fils ont découvert la métempsycose-Hugo.

M. Ch. Hugo a le style de son père. Il épuise tous les *grands mots* du dictionnaire de l'Académie; il entasse contraste sur contraste; il enveloppe une idée de mots-empereurs. M. Hugo père dit :

La fumée Érostrate et la flamme Néron...

Et le hennissement du blanc cheval Aurore...

M. Hugo fils dit : — Les maisons-cercueils, le palais-squelette, la guêpe-altesse, l'abeille-majesté. — Farces littéraires indignes d'un homme sérieux. Je ne vois dans ce volume que le trop-plein d'une imagination mal conseillée. M. Ch. Hugo a voulu mettre toute la science acquise depuis l'âge où l'on étudie, dans une œuvre sérieuse au fond, entraînante dans la forme. Il a fait un conte de fées, et rien de plus.

C'est donc bien difficile de parler et d'écrire simplement, de dire oui et non sans fioritures, et de démontrer une vérité sans l'habiller d'oripeaux de carnaval?

L'auteur croit avoir beaucoup dit quand il avance que « Dieu, c'est le chiffre unique qui contient toutes » les quantités de l'infini. C'est le total de l'incalcu» lable. »

Pourquoi M. Ch. Hugo n'émet-il pas toujours des idées comme celle-ci, d'une façon claire, concise, une idée audacieuse avec un habit naturel : — « Nous sommes à » l'aurore du christianisme, mais le christianisme, à » son tour, disparaîtra. Charité, ce n'est pas le dernier » mot de Dieu, c'est amour. » A la bonne heure; il n'y a là ni emphase, ni paroles oiseuses, et l'on comprend ce que l'auteur veut dire.

M. Ch. Hugo veut nous faire croire qu'il aime l'humanité. Mais quand on aime les gens, on ne leur parle pas en sanscrit : l'humanité n'est pas assez savante pour s'initier à ces mystères enfantins qui cachent plus de prétention et d'impuissance que d'amour et d'art.

Je conclus : — *Le Cochon de saint Antoine* est une bonne plaisanterie écrite par un homme d'esprit dans un moment de spleen, ou par un savant qui aime les énigmes.

J'ai, sans m'en apercevoir, beaucoup bavardé : Je vous parlerai, dimanche prochain, du roman de M. Champfleury.

E. PITTORE.

BRIC A BRAC.

Les journaux français annoncent à l'envi que « M. Normandin, passage Choiseul, 19, vient de faire » un grand pas dans l'art si difficile d'imiter *les faux* » *cheveux*. Cette invention permet de rester nu-tête » sans que personne puisse s'apercevoir de la moindre » chose. Ce tulle, qui est tressé, a valu à M. Normandin » une médaille à l'exposition de 1855. »

Eh bien, franchement, une médaille ce n'est pas assez! M. Normandin méritait un brevet d'invention pour le moins, car, certes, il est le premier qui ait jamais songé à imiter les *faux cheveux;* les oisons, ses confrères, se contentent d'imiter les chevelures véritables, mais cela est horriblement banal et peu digne d'attirer l'attention. Remarquez que du premier coup M. Normandin a fait un grand pas, mais un pas tellement grand dans l'art d'imiter les faux cheveux, que son invention permet de rester nu-tête *sans que personne puisse s'apercevoir de la moindre chose;* ce qui veut dire qu'on perd la tête sous les toupets de M. Normandin, puisqu'on n'aperçoit plus *la moindre chose*. Je crois que M. Normandin portait un de ses toupets quand il a rédigé son annonce, car il a beau dire que son invention permet de rester nu-tête sans qu'on puisse s'apercevoir de la moindre chose, je crains fort, moi, qu'on ne s'aperçoive très-souvent qu'on vient d'attraper un affreux rhume de cerveau, à moins que les toupets-Normandin n'aient la propriété de rendre insensible aussi bien qu'invisible. Il va sans dire que quand il parle de rester nu-tête, c'est en plein air, car je ne sache pas que même avec un vulgaire toupet imitant les chevelures véritables, on se permette de rester couvert dans les salons parisiens. Je recommande les toupets-Normandin à messieurs les assassins particulièrement; il est évident qu'avec un pareil couvre-chef la décapitation devient impossible! Normandin, Normandin, qu'avez-vous fait là?

∴

J'ai remarqué l'autre jour, rue des Bouchers, l'enseigne que voici :

AU VIEUX VOLEUR BIZARRE.

On y loge.

Je ne sais pas si le cabaretier est un voleur, mais j'affirme que son enseigne est bizarre.

∴

J'ai lu, rue des Comédiens, une enseigne qui me donne beaucoup à réfléchir :

Konigswerter, négociant en pelleteries et en soies de porcs ÉTRANGÈRES.

Je ne vous cacherai pas que ce dédain profond pour les soies des porcs de mon pays m'a profondément humilié. Pourquoi cette distinction? Je concevrais qu'on annonçât des soies de porcs d'un pays qui en produit de remarquables, mais l'enseigne ne détermine rien à cet égard; elle se borne à repousser les soies de porcs nationales. J'ai envie d'emprunter une coutume aux mœurs anglaises, et de proposer trois grognements pour M. Konigswerter; tous les cochons de la Belgique y prendront part, j'en suis certain, et leur colère s'exhalera en roulements formidables.

∴

Je garantis l'authenticité de l'anecdote suivante :

Sur une maison de la rue Saint-Christophe, on lit : *Succursale des magasins de.....;* l'autre jour un brave campagnard se présente dans cette maison, et demande à voir du sucre; on lui répond qu'il est mal adressé, qu'on ne tient pas cet article. — Le paysan, qui croit que la défiance est cause qu'on ne veut pas traiter avec lui, offre de payer comptant, et étale une certaine quantité de pièces de cinq francs; le commis a beau lui affirmer qu'il se trompe, il ne veut rien entendre; ce n'est qu'après bien des discussions que l'erreur s'explique : l'homme des champs avait compris *sucre sale;* il avait espéré faire un bon coup, et fournir sa maison pour bien longtemps. Il s'était dit sans doute que du sucre sale, c'est toujours assez bon pour des paysans qui s'en passent la plupart du temps. Je suis certain qu'à l'heure qu'il est, le digne homme cherche encore ce qu'il peut y avoir sous le refus qu'il a essuyé.

∴

On lisait, il y a quelques jours, dans *l'Indépendance :*

« Un tuyau de conduite des eaux de la ville a crevé » jeudi soir, vers sept heures, dans la rue Léopold; l'eau » s'est fait jour aussitôt à travers la couche de terre » supérieure et a jailli par les INTESTINS des pavés avec » la vigueur d'un torrent comprimé qui a rompu ses » digues. Lorsque enfin on a pu faire rentrer dans le » *devoir l'élément insurgé*, il avait déjà eu le temps de » submerger un assez large espace de la voie publique, » et de donner aux passants le spectacle d'une petite » inondation. »

Personne ne sera surpris de voir qu'on traite l'élément liquide comme une émeute depuis que les pavés ont des intestins; cependant, M. Prudhomme pourrait faire à *l'Indépendance* un procès en contrefaçon, qu'elle y prenne garde! Le journal de la Montagne du Parc croit pouvoir affirmer que l'eau s'est fait jour à travers la couche de terre *supérieure*. Je le pense comme lui; ce qui m'aurait surpris au plus haut point, c'eût été de voir l'eau *se faire jour* à travers la couche de terre inférieure. Ces grands journaux sont bien forts en physique!!!

∴

L'avis suivant, que publie à sa quatrième page *l'Écho de Bruxelles*, mérite d'être remarqué :

« La personne qui n'a pu être reçue au salon épila» toire de la rue du Bois-Sauvage, lundi midi, est priée » de recevoir les excuses de M. V. »

C'est une énigme, et bien des gens seraient heureux, comme moi, qu'elle put être sphynxée. Je me figure qu'une personne sur le point d'entrer dans la maison où on épile, apercevant M. V., se sera éloignée d'un air indifférent en sifflotant l'air des *Fraises*. M. V., voulant prouver qu'il n'est pas dupe de la tactique de la personne plus blanche, hélas! qu'elle ne le voudrait, le lui annonce par *l'Écho de Bruxelles*. Ce n'est là qu'une interprétation que je suis loin de donner comme évangile; si nos abonnés en concevaient de plus logiques, je les prierais de bien vouloir nous les faire parvenir.

Si j'ai deviné juste, je trouve la conduite de M. V. assez canaille.

***

Si on me disait qu'il y a des syrènes à Blankenberghe, cela m'étonnerait, mais je ne pourrais pas, dans tous les cas, m'empêcher de trouver que l'emplacement est bien choisi ; cette localité est habitée par un être qui, s'il ne tient pas de la femme et du poisson, est loin d'être homogène ; il appartient à cette catégoric que nomme Voltaire dans *la Pucelle*, et que je n'ose qualifier ici. Une carte d'adresse m'a mis au fait, du moins je crois avoir bien interprété ; voici cette carte :

« A JANSOONE-STUBBE,

» BAIGNEUR ET BAIGNEUSE.

» On y trouvera des personnes *de deux sexes* pour le service ! ! »

Le passage que j'ai souligné me fait croire que l'être qui est tout à la fois baigneur et baigneuse n'est pas seul de son espèce. Si c'est l'influence de la mer qui rend *pair*, je crois que beaucoup de gens qui, comme moi, tiennent à ne pas faire deux personnes en un seul être, s'abstiendront de plonger leurs formes dans l'onde amère, de peur de s'enrichir trop de ce côté.

***

On lit dans *l'Écho de Bruxelles :*

« Une dame d'un certain âge désire *trouver* un ou » deux enfants pour les élever et leur donner la première éducation en allemand comme en français. »

Je suppose que cette dame désire *trouver* une couple d'enfants, parce que, comme elle est d'un certain âge, elle n'ose plus espérer que le ciel lui en enverra ; toutefois, elle aurait tort de se hâter, l'exemple de Sarah est là pour lui donner de la patience. Si cependant cette dame tenait à posséder les enfants en question immédiatement, je crois devoir la prévenir qu'elle peut s'en procurer un grand nombre, *tout trouvés*, à l'hospice des orphelins. Il va sans dire qu'elle pourra leur donner la première et même la seconde éducation en latin comme en allemand, ou en toute autre langue. Seulement, je conseille à cette dame de ne pas prendre les mioches trop jeunes, parce qu'à cet âge si tendre ce n'est pas l'éducation qu'ils réclament, mais il faut leur donner des choses qu'une dame, fût-elle Allemande, ne peut leur offrir lorsqu'elle a un certain âge.

***

J'ai lu également dans *l'Écho de Bruxelles* l'annonce suivante, qui m'a fait plaisir :

« On désire *trouver* quelqu'un pour faire un puits » artésien. Peu d'enfoncement et bon terrain. »

Avis aux gens qui ne sauraient que faire de leur temps ; le forage d'un puits artésien est une récréation que je ne saurais trop recommander, et c'est en même temps un exercice salutaire. Je ne sais pas trop ce que veut dire *peu d'enfoncement ;* cela veut-il dire que l'entrepreneur ne risque que fort peu d'être enfoncé, ou bien veut-on parler du terrain ; mais alors le forage aurait donc eu lieu, puisqu'on affirme qu'il y a peu d'enfoncement ; il est vrai que dans un bon terrain on peut tout espérer.

***

Voici une conversation que j'ai entendue l'autre jour pendant que j'inspectais une vitrine, rue de la Madeleine :

Un gros monsieur, gris pommelé. — Où courez-vous donc, Auguste ?

Auguste. — Je vais chez le pharmacien, monsieur Cooremans.

Cooremans. — Vous n'avez pas l'air malade cependant.

Auguste. — Vous êtes bien bon, c'est pour le petit d'un de mes amis ; figurez-vous que le malheureux a avalé une pièce d'un franc.

Cooremans. — Vous badinez ! Souffre-t-il beaucoup ?

Auguste. — Affreusement. Heureusement que ce n'est pas du cuivre, car alors il n'y aurait aucun espoir ; mais vous comprenez quels froissements une pièce de ce volume doit causer dans les conduits de l'estomac.

Cooremans. — J'espère qu'on a fait venir plusieurs médecins.

Auguste. — Je le crois bien ; on a déjà essayé une vingtaine de remèdes, mais les souffrances sont telles, que cela ne pourrait pas durer longtemps sans danger.

Cooremans. — Ainsi il y a encore un peu d'espoir.

Auguste. — Heureusement ; ce qu'il y a de plus favorable dans l'état du malade, c'est qu'il est parvenu déjà à se débarrasser de cinquante centimes.

Cooremans. — C'est particulier !

NOEL TISSERAND.

CHRONIQUE MUSICALE.

L'avocat Pathelin. — Le comte Ory. — Rappels et bouderies.

Le Théâtre de la Monnaie nous a donné mardi la première représentation de *Maître Pathelin*, délicieuse bouffonnerie en un acte, mise en musique par M. Bazin, l'auteur de *Madelon.*

Vous le connaissez bien, cet avocat Pathelin, au moins de réputation ? Il est si vieux, si malin et si drôle ! On dirait un mélange de Molière et de Rabelais. Et pourtant il date du règne de Charles VII.

Le sujet est peu de chose ; la *farce de maître Pierre Pathelin*, les ruses d'un avocat pauvre et fripon, pour avoir un habit. Mais le dialogue est parfait de naturel, à quelques grossièretés près.

La scène s'ouvre par les reproches de Guillemette à son mari.

Je vy que chascun vous vouloit
Avoir pour gagner sa querelle.
Maintenant chascun vous appelle
Partout, l'avocat dessous l'orme.

Pathelin se défend comme il peut et promet d'avoir un habit neuf.

Pathelin.

Je m'en veux aller à la foire.

Guillemette.

A la foire ?

Pathelin.

Par sainct Jean, voire,
A la foire, gentil' marchande ;
Vous desplait-il si je marchande
Du drap, ou quelque autre suffrage
Qui soit bon à notre mesnage ?
Nous n'avons robe qui rien vaille.

Guillemette.

Vous n'avez denier ni maille ;
Que ferez-vous ?

Pathelin.

Vous ne sçavez ;
Belle dame, si vous n'avez
Du drap pour nous deux largement,
Si me desmentez hardiment.
Quel' couleur vous semble plus belle,
D'un gris vert ? d'un drap de Brucelle ?
Ou d'autre ? Il me le faut savoir.

Guillemette.

Tel que vous le pourrez avoir :
Qui emprunte ne choisit mye.
Pathelin (en comptant sur ses doigts).
Pour vous, deux aulnes et demye ;
Et pour moi, trois, voire bien quatre,
Ce sont. ..

Guillemette.

Vous comptez sans rabattre ;
Qui diable vous les prestera ?

Pathelin.

Que vous en chault qui ce sera ?
On me les prestera vraiement,
A rendre au jour du Jugement. Etc.

La scène change ; Pathelin est dans la boutique du marchand ; il lui fait mille contes, comme vous savez, lui parle de son père, de sa tante :

Que je la vis belle,
Et grande, et droite, et gracieuse !
Par la mère Dieu précieuse,
Vous lui ressemblez de corsage.

Et il vient très-naturellement au drap.

Or, vrayment, j'en suis attrapé ;
Car je n'avois intention
D'avoir drap, par la passion
De Nostre Seigneur, quand je vins.
J'avois mis à part quatre-vingts
Escus, pour retraire une rente ;
Mais vous en aurés vingt ou trente,
Je le voy bien ; car la couleur
M'en plaist très tant, que c'est douleur.

Le drapier demande vingt-quatre sous de l'aune. Pathelin s'écrie : « Vingt sous, vingt sous. » Le débat s'échauffe. Pathelin cède enfin, et emporte le drap sans payer.

Suit la visite du drapier ; la folie de Pathelin ; l'ébahissement du pauvre drapier.

Mais la maîtresse scène, comme dit Montaigne, c'est la scène qui nous a enrichis de ce proverbe si juste et si utile à rappeler parfois aux orateurs, aux professeurs, à tous ceux qui parlent : *Revenez à vos moutons.* Elle n'est pas moins plaisante dans l'original que dans Bruéys. C'est la même confusion, le même enchevêtrement de draps et de brebis dans la tête du pauvre marchand, deux fois volé.

Le juge.

Sus, revenons à nos moutons :
Qu'en fut-il ?

Le drapier.

Il en prix six aulnes
De neuf francs.

Ce juge représente un véritable bailli de village du vieux temps. Il se creuse la tête pour voir comment on peut tirer le drap des moutons, et les moutons du drap. Vient la morale ; c'est qu'un fripon, alors même qu'il a l'avantage d'être homme de loi, peut fort bien être trompé par le fripon qu'il a défendu.

Pathelin a ordonné à son client de se défendre comme un mouton, de dire *bée* pour toute réponse. C'est un ordre de circonstance, qui ne doit pas durer plus longtemps que le procès. Mais Agnelet se sert du même moyen, pour payer l'avocat de sa peine. A ces *bée* répétés, Pathelin s'écrie, par un souvenir plaisant de sa propre friponnerie

..... Me fais-tu manger de l'oie ?
Maugrebleu, ai-je tant vécu,
Qu'un bergier, un mouton vestu,
Un villain paillart me rigolle ?

Mais voilà qu'au lieu de vous parler du *Pathelin* de mardi, je me suis laissé aller à vous raconter le *Pathelin* composé en 1460 par Blanchet, pour les clercs de la bazoche. Du reste, ne vous en plaignez pas, car pour la raconter, j'ai emprunté la plume savante de M. Villemain, et détaché une page de son *Cours de littérature.*

Le *Pathelin* de mardi ressemble fort à celui-là, et plus encore à celui de Bruéys et Palaprat. Le sujet est le même, les détails n'ont pas changé ; le langage seul est remis un peu à neuf. Aussi la pièce a-t-elle eu un succès d'hilarité comme la salle de la Monnaie en voit rarement.

Elle a été jouée avec beaucoup d'ensemble. M. Aujac personnifie très-convenablement maître Pathelin, et M. Gourdon est excellent dans le rôle du berger Agnelet. Il donne au *pastour* normand une physionomie si originale, si bête et si matoise à la fois, que la salle entière se débat dans un interminable éclat de rire pendant tout le temps qu'il reste en scène. Cette création fait le plus grand honneur au talent comique de M. Gourdon.

M. Borsary n'a pas bien compris le caractère du drapier Gossaume, marchand avare et retors complétement abasourdi par les ruses de Pathelin. M. Borsary a le don de faire rire dès qu'il paraît devant le public. C'est un précieux privilége, mais si l'étude ajoutait quelque chose à ce don naturel, cela n'y gâterait rien, je vous assure.

Mme Meuriot est une excellente Guillemette. MMles Cèbe et Colas sont très-gentilles dans leur petit bout de rôle. La musique de M. Bazin est aussi gaie sinon aussi spirituelle que la pièce elle-même.

L'ouverture, composée des motifs qui reviennent dans le courant de l'ouvrage, débute par une marche burlesque, la marche du cortège des juges. Les parties de violon et de hautbois y sont disposées avec beaucoup d'originalité.

Le trio de l'habit est peu saillant. La petite romance chantée par M. Killy est bien écrite, et on a eu tort d'en supprimer le second couplet.

Les couplets « *saute, saute l'avocat,* » dans la scène du délire de Pathelin, sont d'une facture originale, de même que ceux d'Agnelet, que M. Gourdon chante très-bien. Ce dernier morceau est fort drôle, et écrit avec beaucoup de talent.

En somme, cette petite opérette drôlatique ne manque ni de verve ni de gaîté. La musique, souvent réussie est quelquefois un peu forcée, mais l'originalité du poëme excuse suffisamment ce qu'il peut y avoir de chargé dans la partition. Les procédés d'instrumentation sont très-simples, et révèlent une grande habileté chez le compositeur. Nous préférons cependant *Madelon.* M. Bazin n'obtient qu'un succès dans *Pathelin ;* Ad. Adam y eut obtenu un triomphe.

Lundi dernier on a repris *le Comte Ory ;* grâce à Mme Barbot qui remplit le rôle de la comtesse, si lamentablement estropié l'année dernière par Mlle Dhellens, la représentation s'est achevée avec beaucoup d'ensemble. M. Montaubry dit bien le délicieux rôle du comte, avec un peu trop de sans-façon, peut-être. *Le Comte Ory* est un chef-d'œuvre, et à ce titre, il mérite d'être traité avec plus d'égards que les *Bijoux perdus*, les *Muletiers de Tolède,* et autres *Fanchonnettes.*

M. Carman chante à merveille l'air de Raimbaud, et ne manque jamais d'y mériter deux salves d'applaudissements.

Nous devons féliciter M. Carman d'avoir reconnu la justesse des observations contenues dans notre dernière chronique. A la seconde représentation de *Guillaume Tell,* M. Carman a dit la phrase « *Mortelle disgrâce* » du quatuor, et l'andante « *Sois immobile,* » avec un rhythme excellent, et une inflexibilité de mesure telle, qu'il a conduit tout l'orchestre, habitué depuis longtemps à presser et à ralentir, selon le caprice du chanteur. Aussi M. Carman a été chaudement applaudi. Avant de finir, nous croyons devoir rappeler aux artistes en général, et à certains d'entre eux en particulier, — nous ne les désignons point, par égard pour eux-mêmes, — qu'il est souverainement inconvenant de manifester sa mauvaise humeur lorsqu'on n'est pas applaudi comme on s'imagine l'avoir mérité ?

Les spectateurs payent leur place au bureau pour entendre un opéra en entier, et non pour l'entendre chanteronner à demi voix dès le second ou le troisième acte ; et les artistes qui se permettent de semblables licences, manquent à la fois au respect qu'ils doivent au public, et à la dignité qu'ils se doivent à eux-mêmes.

On n'est pas généralement enthousiaste, à Bruxelles, surtout le public des dimanches. Mais les artistes qui connaissent ce public, et qui savent qu'il est juste au fond, pourraient, s'ils ne peuvent se passer de triomphes, stipuler dans leur engagement, qu'ils auront droit à un certain nombre de rappels par mois, et à quelques bouquets les jours de fête carillonnée. Avec ce système d'ovations obligatoires, nous en arriverions bientôt au même point que ces charmants publics d'Italie, qui rappellent jusqu'à soixante dix-sept fois en une soirée.

Il est vrai que tous les rappels en dessous du trente-sixième ne comptent pas.

A dimanche prochain le compte rendu du concert du conservatoire.

BÉNÉDICT.

ZIGZAGS.

Les froids dont l'hiver commence à nous gratifier sont très-favorables à la conservation de la viande fraîche. — C'est ce que m'expliquait l'un de ces derniers jours, Mme ***, excellente ménagère.

— Cependant, fis-je en manière d'objection, on mange des

bifstecks et des aloyaux pendant les canicules, ni plus ni moins que maintenant.

— C'est vrai, me répondit la dame, mais alors les bouchers qui n'ont pas un très-grand débit s'associent : ils s'arrangent à deux, et tuent, pour le dimanche, *chacun la moitié d'une bête.*

— Ah bah !

— Oui, et si cela ne leur suffit pas, alors ils *retuent* dans la semaine. (*Textuel.*)

Certaines personnes pourraient croire que M. O. Bérend ne passe son temps à Bruxelles qu'à se faire assassiner par les garçons de café.

C'est une erreur.

O. Bérend, qui est un jeune homme d'esprit, en dépense beaucoup dans la vie usuelle, et en trouve de reste encore pour faire la correspondance de la *Gazette de Cologne*....

L'une de ses dernières correspondances contenait un fort joli mot : — c'était à propos de l'ouverture des Chambres du 10 de ce mois : Bérend, en disant qu'il n'y avait pas eu de discours du trône, ni par conséquent d'adresse en réponse, faisait remarquer que si la Chambre des Représentants, près d'être dissoute, avait voulu rédiger une adresse au Roi, elle aurait pu la formuler de cette façon laconique et connue :

« *Cæsar, te morituri salutant.* »

On lit dans le dernier numéro de *l'Indicateur* :

« Des personnes mariées, sans enfants, demeurant dans le » haut de la ville, désirent prendre en pension un enfant de 2 à » 4 ans. Ils en feront leur agrément.

» S'adresser au bureau de *l'Indicateur*, sous les initiales » A. B. M. »

Je n'ai jamais plus regretté, qu'en lisant cette annonce, de ne pas connaître les douceurs de la paternité : si j'avais pu prévoir les désirs du ménage A. B. M., j'aurais pris mes dispositions en conséquence en l'an 1853.

Je pourrais du moins aujourd'hui confier ma progéniture à des personnes qui en *feraient leur agrément.*

Or, il est assez vraisemblable que pour faire leur agrément d'un enfant, les époux A. B. M. comptent le disloquer à la façon de l'Arabe *Azi-Chérif,* et le dresser à exécuter, au dessert, pour leur agrément particulier, les exercices les plus curieux du trapèze ou des anneaux....

Je pourrais alors regarder M. Coomans avec fierté : moi aussi je serais père d'un gymnasiarque distingué. Et soit dit sans me laisser aveugler par l'amour-propre paternel, je crois que mon fils ne se serait pas laissé éclipser par le jeune Casimir Coomans, à peine âgé de onze ans.

Je raconterais aussi dans les papiers publics les sauts périlleux de mon fils, et je lui préparerais ainsi une jolie position sociale : premier clown des cirques les plus olympiques.

Deux messieurs, dont un butor, jouaient aux échecs : un gentleman anglais, emporté par sa passion, se hasarde à émettre un conseil : le butor l'interpelle.

« Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ! »

Milord, piqué, s'incline.

« Monsieur, l'honneur est pour moi. »

J'assistais il y a peu à un enterrement. — Le mort avait rendu le dernier soupir le vendredi précédent.

Un monsieur décoré qui se trouvait dans la même voiture que moi se livra à ce singulier éloge funèbre.

« Pauvre vieux ! mourir un vendredi, et un 13 ! ça lui portera malheur ! »

Deux fiancés faisaient des projets pour l'avenir :

— Oui, mon Adrien bien-aimé, disait la jeune personne, nous vivrons ensemble, nous vieillirons, toujours ensemble..... Nous ferons revivre Philémon et le double-six !...

— Comment, le double-six? Tu veux dire Baucis !

— Eh bien ! le plus beau six, n'est-ce pas le double ?

Tout le monde connaît le café Puth, du faubourg de Namur. Mais tout le monde ne connaît pas assez la carte des vins de cet établissement *extra-muros.* — On y remarque la singularité suivante :

Saint-Eslèphe, 3 fr. — Saint-Pierre, 4 fr. — Saint-Léoville, 7 fr. — Saint-Larose, 7 fr. — Saint-Lafitte, 8 fr. Comment trouvez-vous cette litanie ?

Pourquoi ne pas y ajouter *Saint-Clicquot :* le tout suivi d'une accolade se terminant par : *Ora pro nobis ?*

L'Illustration de Paris, en sa qualité de journal universel, a cru devoir rendre compte de la catastrophe d'Anvers, et a donné la vue du sauvetage des marchandises de l'entrepôt.

Le premier article du journal est consacré à l'explication de la gravure; — rien de plus hétéroclite que ces quelques lignes où l'auteur se livre avec un sang-froid parfait, au mic-mac le plus étrange : pour lui, l'accident de l'entrepôt, et l'explosion de la maison Verpoorten, survenue le surlendemain, — ne font qu'un seul et même événement. C'est ainsi qu'il raconte que dans les débris de la maison Verpoorten, on a retrouvé dix cadavres dont un « SAIN ET SAUF, » le nommé Merlens...

A part le coquet détail du mort *sain et sauf,* nous nous permettrons de faire remarquer que si *l'Illustration* est d'une exactitude aussi méticuleuse pour les autres événements que pour ceux de Belgique, — elle pourrait bien ne pas nous inspirer la plus entière confiance.

La direction du Théâtre des Galeries Saint-Hubert sera vacante l'an prochain : — M. Guillemet, qui s'est retiré spontanément, après avoir débuté dans l'emploi de Laruette au Théâtre de la Monnaie, est très-disposé à prendre la direction du Théâtre des Galeries : — M. Guillemet, animé de très-bonnes intentions, paraît-il, serait un digne successeur de M. Quélus.

M. Hetzel vient d'éditer un roman de M. Joseph Demoulin, de Liége; — ce roman, intitulé *Claire Stévart,* est une œuvre pleine d'intérêt, et qui constitue, pour M. Demoulin, un titre sérieux à l'estime des gens de goût.

Le style de *Claire Stévart* est à la fois élégant et facile : c'est, en un mot, un ouvrage en tous points recommandable.

VICTOR HALLAUX.

THÉATRES.

Pièces en vogue.

THÉATRE ROYAL. — *La Fanchonnette, Maître Pathelin.*
THÉATRE DES GALERIES. — *La belle Gabrielle, la Question d'Argent, le Rougeoir.*
THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *Les Chevaliers du brouillard.*
THÉATRE DES VARIÉTÉS AMUSANTES. — *Voltaire chez les Capucins, Jeanne et Jeanneton, Miel et Vinaigre.*
CHATEAU DES FLEURS. — *Frontin, M. Lafleur. Exercices de la fam. Deck.* — *Tous les Dimanches* GRAND BAL.
PARADIS DES ROSES. — *Éboulement de l'Entrepot d'Anvers.*
THEATRE DU PARC. — *Troupe de M. Kats:* — *Laurierboom en Bedelstaf,* comédie. *Brabançonne voor* 1857.
CIRQUE LOISSET. — Représentation tous les soirs.
CASINO DES GALERIES SAINT-HUBERT. — Tous les soirs concert.

OFFICE DE PUBLICITÉ,
39, *Mont. de la Cour.*

DENISE

PAR AURÉLIEN SCHOLL.

PRIX : 50 CENT. PRIX : 50 CENT.

Le Notaire BARBANSON, à Bruxelles, adjugera préparatoirement, avec bénéfice de paumée et d'enchères, en conformité de la loi du 12 juin 1816, *lundi 7 décembre* 1857, à une heure de relevée, chez le sieur VAN WEDDINGHEN, cabaretier, *à la Ville de Paris,* hors et près de la porte de Laeken :

UN BIEN DE CAMPAGNE, consistant en maison d'habitation avec remise, bâtiment de derrière, jardin garni d'arbres fruitiers et autres dépendances, contenant 27 ares 56 centiares, situé à Jette-Ganshoren, près de l'église, n° 188. — Entrée en jouissance immédiate.

OFFICE DE PUBLICITÉ,
39, *Mont. de la Cour.*

BÉRANGER

CHANSONS INÉDITES.

PRIX : 6 FR. PRIX : 6 FR.

LE TOUT VÉRITABLE

GENIÈVRE DE SCHIEDAM

DE LA MAISON J.-A.-J. NOLET, DISTILLATEUR.

VENTE PAR ENTREPOSITAIRES ORIGINAIRES.

LIQUEURS FINES DE HOLLANDE,

de la maison HULSTKAMP et fils et MOLYN, distillateurs, A ROTTERDAM.

Curaçao, Anisette double, etc., Élixir d'amer, Rhum de la Jamaïque, Idem blanc, Arac de Batavia, Cognacs vieux, 5/6 de Barcelone, Esprit fin, etc.

H. STAMS, 35, *rue de la Vierge-Noire, à Bruxelles.*

CAFÉ DE FRANCE

Tenu par LACOUR, *rue des Bouchers,* 19, *à Bruxelles.*

SALONS ET CABINETS DE SOCIETÉ. — DINERS A LA CARTE, DINERS A PRIX FIXE.

DINERS à 1.50 : 3 *plats au choix, légumes et dessert.* — DINERS à 2 fr. : 4 *plats au choix et dessert.*

VIN DE BOURGOGNE, CHAMPAGNE, VIN DU RHIN, etc.

DÉPOT D'HUITRES D'OSTENDE.

Potages,	» 30	Tête de veau, tortue,	1 25	Liqueurs,	» 25
Beefsteak aux pommes,	» 85	Rognons sautés,	» 75	Absinthe,	» 25
— — champignons,	1 25	Légumes de la saison,	» 25	Boonekam,	» 15
Filets, madère,	1 25	Café et cognac,	» 40	Amer de Hollande,	» 15
— champagne,	1 25	Café,	» 25	Schiedam vieux,	» 15
Tête de veau, vinaigrette,	» 60	Coguac,	» 25	Faro, 1re qualité,	» 14

Bière Anglaise, de Bavière, de Louvain, Lambic, etc.

Toutes les consommations sont garanties de premier choix.

LAMPES CARCEL

Changement de domicile. GAILLIARD, breveté du ROI.

Ci-devant, rue des Sols, 14, actuellement rue du Bois sauvage, 5, près Sainte Gudule, fabricant d'ornements d'église en métaux, lampes et tous autres genres d'ouvrages. Il continue à faire les restaurations à neuf des objets d'art antiques et modernes, tels que pendules, lustres, candelabres et lampes. Nettoie le Carcel à 3 fr. le modérateur à 1 fr. 50, fait la dorure, l'argenture, le bronze et la dorure or vernis.

HUIT PAGES PAR NUMÉRO.

RABELAIS

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE.

JOURNAL SATIRIQUE ET BIOGRAPHIQUE.

On s'abonne à Paris, rue Richelieu, 92.

ENVOYER UN MANDAT AU DIRECTEUR.

(*Affranchir.*)

PARIS :		BELGIQUE :	
Un an.	fr. 20	Un an.	fr. 32
Six mois.	10	Six mois.	16
Trois mois.	5	Trois mois.	10

Courrier de Paris. — Courrier de Londres. — Courrier d'Italie. — Courrier du Palais — Revue des Théâtres. — Salon de peinture. — Sport. — Musique. — Beaux-Arts. — Poésies. — Nouvelles à la main. — Échos de Paris. — Articles de genre. — Variétés. — Biographies et portraits à la plume, etc.

CHEVELURES POSTICHES

EN DENTELLE CHEVELUE, dernière perfection. Exposition Univ. de 1855. Ces ouvrages, tels que PERRUQUES, TOUPETS, TOURS, NATTES, BANDEAUX, etc., sont d'une grande légèreté; ils ont la propriété de ne pas se rétrécir et imitent la nature au plus haut degré.

Prix modérés et garantie. — Expédition. Affranchir.

JULES GOBIERT, coiffeur breveté, rue des Fripiers, 15, à Bruxelles.

BAINS CALORIGÈNES LOCOMOBILES, BREVETÉS,
A DOMICILE,

CHEZ E. CLAES-DALIMONT,

Fabricant de Savons et Parfumeries, Chaussée d'Ixelles, en face la rue de Naples.

Ces bains ne se délivrent qu'à domicile et contre remise d'un coupon pris d'avance à l'un des bureaux. — Ils sont divisés en trois catégories, savoir : 1° Bain ordinaire à domicile, 1 franc. 2° Bain par abonnement de 12 bains, 10 francs. 3° Bains immédiats ou express, de jour 2 fr., de nuit 3 fr., après 8 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin.

17, RUE DE L'ÉCUYER A BRUXELLES

RESTAURANT

AUX TROIS FRÈRES PROVENÇAUX

TENU PAR J. H. HALIN.

Cet établissement, qui vient d'être fraîchement décoré et repris par M. HALIN, se recommande par sa position au centre de tous les théâtres et près des galeries Saint-Hubert. — Diners, déjeuners et soupers confortables; carte variée; vins de choix; prix modérés. — Salons et cabinets de société.

En vente à l'Office de publicité, 39, *montagne de la Cour et chez tous les libraires :*

MANUEL PRATIQUE DU NOTARIAT,

OU

FORMULAIRE RAISONNÉ DES ACTES NOTARIÉS,

8 FR. PAR M. J. DUBOIS. 8 FR.

OFFICE DE PUBLICITÉ, 39 Montagne de la Cour.

EN VENTE

ALBERT MAUVAIS

ROMAN DE MŒURS

PAR ÉMILE LECLERCQ.

LAMPES ET LUSTRES.

Riches et ordinaires, parfaits comme goût et comme solidité, suspensions, flambeaux et appareils d'éclairage divers.

Maison FELIX VANDEVELDE, 32, rue de Ruysbroeck,

Créé en 1828, l'établissement a depuis cette époque, joui d'une réputation toujours croissante, fondée sur la qualité et le bon marché de ses produits.

Imp. de F. PARENT, à Bruxelles